



Vendredi 2 et samedi 3 octobre 2026

Exquis

LA MODE SELON IRVING PENN

Le mythique photographe américain est à l'honneur de deux rétrospectives parisiennes passionnantes.

PAGE 2



— PAGE 7



— PAGE 9



— PAGE 5

Wanda Ebert Collection. You (The Irreverent Bears Translation Co. Joan Paschett, New York, 1994). *Atkinson Press* (Nick Lane, *Cool? Blommsmule's*)



Come play.
Let go.
Feel free.

ÎLE MAURICE
info@c-resorts.com

* Vanez, Luchezar et al. / *Journal of Interpersonal Violence* 25(10)

Le repaire magnifique de Vincent Darré



L'architecte d'intérieur aux mille talents, l'un des derniers dandys de la capitale, signe un hôtel à son image, joyeux et pétillant, dans le quartier des théâtres de la rue de la Gaîté.

JEAN-MICHEL DE ALBERTI

Vincent Darré qui signe un hôtel rue de la Gaîté ? L'histoire semblait écrite, tant l'architecte d'intérieur, Zébulon aux airs de dandy, incarne la joie de vivre. « L'hôtel est un hommage à la rive gauche », sourit ce touche-à-tout d'un chic fou qui a été styliste, assistant de Karl Lagerfeld pour Fendi et d'Emanuel Ungaro, avant de se lancer dans la création et l'architecture d'intérieur. « J'étais particulièrement heureux d'accepter ce projet car j'ai grandi dans le 14^e arrondissement. Le quartier est en plein renouveau ! »

Ouvert à deux pas de Montparnasse, l'hôtel Le Magnifique est un élégant quatre étoiles de 62 chambres. C'est le deuxième hôtel parisien conçu par Vincent Darré, qui annonce également un projet de livre sur la capitale et de nouvelles collections de mobilier à découvrir en 2027. Le premier, L'Aventure, est une adresse de Gilbert et Thierry Costes située avenue Victor-Hugo, dans le 16^e. Ce nouveau projet se situe donc rue de la Gaîté, collé au musée-hall Bobino, sur le site de l'ancien établissement des Milles Colonne, bal populaire conçu en 1833 par l'architecte François-Alexandre Duquesny. À la fin du XIX^e siècle, garçons bouchers, blanchisseurs et

coiffeurs y dansaient encore. C'est l'histoire de ce quartier qui inspire Vincent Darré. « J'ai fréquenté les bancs de l'Ecole Alsacienne, la rive gauche fait partie de mon histoire personnelle, se souvient-il. Nous allions souvent voir mon oncle, l'écrivain Jorge Semprun, dans son appartement du boulevard Saint-Germain, et, tous les dimanches, on dînait à La Coupole avec mes parents ».

Les colonnes de l'hôtel sont d'ailleurs un hommage à la célèbre brasserie, dont 27 peintres de Montparnasse avaient orné les piliers en 1927. « Les grandes mains qui leur servent d'appuis renvoient à celles du Drugstore Publicité de Saint-Germain-des-Près créées par le peintre Slavik », ajoute le décorateur.

LE PARADIS DES ARTISTES
Sur les murs du Magnifique court une grande fresque peinte par des artisans, qui raconte le cirque des années 1930 et les bals d'artistes. Des acrobates y font tourner des cerceaux, tandis qu'un musicien souffle dans une trompette près d'un cheval rose. Des oiseaux de plâtre blanc la surplombent, non loin d'un lustre en forme de branche de corail. La fresque conduit à la réception.

« Les vieilles clés chinées qui la garnissent évoquent le paradis, dont saint Pierre garde les clés ! » Chaque étage évoque un thème cher à l'architecte. Au sous-sol, on retrouve une piscine ornée de mosaïques, chose rare à Paris. Le premier convoque un jardin d'Eden et l'univers du Douanier Rousseau. Au deuxième, étage aquatique, l'Atlantide rend hommage à Jules Verne tout en évoquant Matisse avec des silhouettes bleues qui dansent. On grimpe au

troisième qui doit tout à Giorgio de Chirico. Le quatrième salue Jean Cocteau et les signes du zodiaque. Au dernier étage, le paradis des artistes honore les peintres de Montparnasse. Sur les murs tendus de toile peinte, de faux Picasso voisinent avec de faux Braque et de faux Modigliani. Aucune chambre ne ressemble à sa voisine. « J'aime raconter des histoires. J'ai imaginé un visiteur à Paris et je l'emmène découvrir le riche passé historique et artistique de la capitale, un voyage dans le voyage avec Man Ray, Giacometti ou encore Schiaparelli comme guides ! »

Si la rue de la Gaîté doit son nom aux guinguettes qui, à l'époque, étaient hors des limites de Paris, avant les barrières de l'octroi, où le vin échappait aux taxes, les théâtres y ont pris la relève des bals. Le bar de l'hôtel, Le Picabia, veut rappeler ces belles heures. Son comptoir vert eau ondule sous un plafond prune. Du jeudi au samedi, un piano à queue anime les soirées et les cocktails s'inspirent des artistes de Montparnasse. Le bar affiche les horaires des théâtres voisins. Une cloche y sonne l'ouverture des portes, puis la fin des entractes, pour que les spectateurs regagnent leur fauteuil. Le Paris d'antan revit !

« J'ai imaginé un visiteur à Paris et je l'emmène découvrir le riche passé historique et artistique de la capitale. »

Vincent Darré, le décorateur de l'hôtel Le Magnifique à Paris.

Ci-dessus, des vues de l'établissement de la rue de la Gaîté, à Montparnasse.



L'âge de la maturité de la mode au musée

Battant en brèche les clichés de l'exposition anniversaire, le musée des Arts décoratifs propose un regard nouveau sur ses collections à l'occasion des quarante ans de l'entrée en ses murs des arts de créer des vêtements.

MATHILDE BERTHIER

Fêter plusieurs décennies de mode n'est pas sans risque. En se retournant sur son passé, se dresse face à soi l'écu de la rétrospective année après année et, avec lui, le danger d'occulter le syncrétisme de la discipline, le grand mélange des styles depuis les Trente Glorieuses. Ces enjeux, le musée des Arts décoratifs (Mad), à Paris, les a largement dépassés au moment de célébrer les quarante printemps de l'ouverture, en son sein, du musée des Arts de la Mode.

« On a travaillé de manière collective avec l'équipe de conservation du département de mode ainsi que tous les gens concernés par la restauration textile, la restauration préventive, ceux qui s'occupent de la documentation... », enthousiasme Sophie Lemahieu, en charge du commissariat scientifique de l'exposition « Look! 40 ans de mode au musée ».

« En discutant, a surgi cette idée de mettre en valeur aussi bien les coulisses du musée que tous nos métiers. Nous avons eu, aussi, l'envie de replonger dans les expositions passées, comme dans un album de famille. » A l'entrée de la nef du musée, une robe à la française du XVIII^e siècle fait le pont entre la toute première exposition orchestrée en 1986 et le récent travail de l'Institution sur l'art de vivre au XVIII^e siècle. L'exposition « Une journée au XVIII^e siècle, chronique d'un hôtel particulier ».

Ce choix cristallise le dialogue incessant entre les collections encyclopédiques du Mad et l'air du temps, incarné non seulement par des grands noms, des figures démiurges, mais aussi par des courants de fond ou des phénomènes plus confidentiels.

Pour le comprendre, d'autant plus à l'heure où la mode de la rue a autant de valeur que les cercles fermés de défilé et va permettre sa postérité. Elle rappelle, également, que le musée est un acteur central dans le cycle de vie d'un vêtement : « Notre mission ? Conserver les œuvres pour l'éternité. Prendre un support, un buste, le mettre exactement à la mesure pour des raisons esthétiques et de conservation... Ce sont des gestes méconnus. Ces métiers font d'ailleurs écho au savoir-faire qu'on développe dans les ateliers de couture. »



Mannequin en robe Christian Dior par Marc Bohan devant un tailleur « Bar », lors d'une exposition au musée des Arts décoratifs, en 1987. Robe Chanel haute couture printemps-été 1956, par Karl Lagerfeld.

années 1940. Ces objets participent de ce qui doit être conservé pour témoigner d'une histoire de la mode. » Aux côtés des silhouettes mises en scène, comme dans tant d'expositions présentées ici depuis les années 1980, les galeries latérales entraînent le visiteur dans des backstages en trois dimensions : le processus de création du vêtement, sa réalisation et sa conservation. Par un large choix de croquis, de photographies, l'exposition raconte « l'effort avant le résultat final », tout ce qui tricote une tenue du XIX^e siècle ou un passage de défilé et va permettre sa postérité. Elle rappelle, également, que le musée est un acteur central dans le cycle de vie d'un vêtement : « Notre mission ? Conserver les œuvres pour l'éternité. Prendre un support, un buste, le mettre exactement à la mesure pour des raisons esthétiques et de conservation... Ce sont des gestes méconnus. Ces métiers font d'ailleurs écho au savoir-faire qu'on développe dans les ateliers de couture. »

Les pièces exceptionnelles sont légion, à commencer par une robe de Madeleine Vionnet de la fin des années 1920, ou encore une robe Chanel par Karl Lagerfeld donnée par la célèbre collectionneuse Mouna Ayoub. Cette création soulève la question passionnante de l'acquisition : « Un vêtement est-il choisi ? » Au moment où le statut d'œuvre d'art change de statut, on va le mettre au musée, il devient inaliénable. Cet anniversaire place de la mode au musée, c'est-à-dire quarante ans, d'attention à part entière, dans le domaine culturel. ■

Jusqu'au 4 avril, mad.paris.fr